Tiercelin, Louis
Le sacrement de Judas

es pièces à succès. N° 12. Prix NET : 60 centimes.

LE SACREMENT DE JUDAS

Un acte

par **LOUIS TIERCELIN**

EC DIX SIMILI-GRAVURES



PARIS. — Ernest FLAMMARION, éditeur, 26, rue Racine. — PARIS

EN VENTE :

1. — LUI ! un acte par Oscar Méténier. . . . . . Prix net 60 cent.

2. — LA CINQUANTAINE, un acte par Georges Courteline . . . . Prix net 60 cent.

3. — LE MÉNAGE ROUSSEAU, un acte par Léo Trézenik. . . . . Prix net 60 cent.

4. — EN FAMILLE, un acte par Oscar Méténier. Prix net 60 cent.

5. — MON TAILLEUR, Comédie de Salon en un acte d'Alfred Capus.. . . . . Prix net 60 cent.

6. — MONSIEUR ADOLPHE, un acte d'Ernest Vois et Alin Montjardin. . . . . Prix net 60 cent.

7. — LA CASSEROLE, drame en un acte, par Oscar Méténier. . . . . Prix net 60 cent.

8. — SILVÉRIE OU LES FONDS HOLLANDAIS, pièce en un acte, par Alphonse Allais et Tristan Bernard Prix net 60 cent.

9 et 10. — LA REVANCHE DE DUPONT L'ANGUILLE deux actes et trois tableaux, par Oscar Méténier. Prix net 1 fr. 20

11. — UNE MANILLE, un acte par Ernest Vois. Prix net 60 cent.

12. — LE SACREMENT DE JUDAS, un acte par Louis Tiercelin. . . . . Prix net 60 cent.

13. — LE GENDARME EST SANS PITIÉ, un acte, par Georges Courteline. . . . . Prix net 60 cent.

14. — LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, un acte, par Jules Lévy. . . . . Prix net 60 cent.

Chaque pièce est ornée de nombreuses simili-gravures

A MON AMI

YVES LE FIBLEC

Je dédie ce drame très affectueusement.

L. T.

Le Sacrement de Judas

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois sur la scène du GRAND-GUIGNOL

le 16 *décembre* 1898.

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Les Asphodèles.
Primevère, poème.
L'Oasis.
Les Anniversaires.
La Mort de Brizeux, poème.
Les Jongleurs de Kermartin, poème.
Dans la Boutique, poème.
Les Cloches.
Le Parnasse Breton contemporain, en collaboration avec *J. Guy Ropartz.*
Yvonne ann Du, poème.
Le Livre Blanc.
Sur la Harpe.

THÉATRE

L'Occasion fait le Larron, comédie en un acte, en vers (Théâtre de Rennes).
L'Habit ne fait pas le Moine, comédie en deux actes, en vers (Théâtre de Rennes).
Marguerite d'Écosse, poème dramatique, en un acte, musique de J. Guy Ropartz (Théâtre d'Application).
Les Noces du Croque-Mort, comédie en un acte, en vers.
L'Heure du Chocolat, proverbe en un acte (Salle Herz).
Un Voyage de Noces, drame en quatre actes, en vers (Odéon).
Stances à Corneille (Comédie-Française).
Le Voisin de Gauche, comédie en un acte (Salle Herz).
Corneille et Rotrou, comédie en un acte, en vers (Odéon).
Le Rire de Molière, à-propos en un acte, en vers (Comédie-Française).
Fethlène, drame lyrique en un acte (Musique de J.-Guy Ropartz).
Pêcheur d'Islande, pièce en cinq actes et huit tableaux, en collaboration avec M. Pierre Loti, musique de J.-Guy Ropartz (Grand-Théâtre).
Le Grand Ferré, oratorio en trois parties, en collaboration avec Lionel Bonnemère (Musique de D.-F. Planchet).
Une Soirée à l'Hôtel de Bourgogne, comédie en deux actes, en vers (Théâtre de Rennes).
Mudarra, drame lyrique en quatre actes, en collaboration avec Lionel Bonnemère (Musique de Fernand le Borne).
Trois Drames en vers : Keruzel (Théâtre des Poètes). — Le Cœur sanglant. — Le Cilice.
L'Abbé Corneille, comédie en un acte, en vers (Comédie-Française).
A l'Épreuve, opéra-comique en un acte, musique de Louis Barras (Casino de Saint-Malo).
Le Diable Couturier, opéra-comédie en un acte, musique de J.-Guy Ropartz (Théâtre d'Application).
La Tulipe Noire, opéra-comique en un acte, en collaboration avec Lionel Bonnemère, musique de Louis Barras (Théâtre d'Angers).

PROSE

Amourettes, nouvelles.
La Comtesse Gendelettre, roman.
La Bretagne qui croit, pardons et pèlerinages.

38717. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.

LOUIS TIERCELIN

Le Sacrement de Judas

DRAME EN UN ACTE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

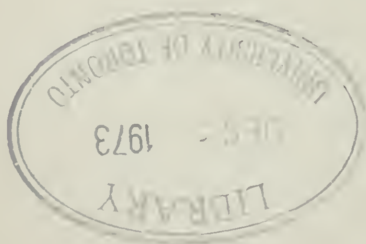
PERSONNAGES

JACQUES BERNEZ, 27 *ans*	MM.	Mévisto.
LE COMTE DE KERVERN, 27 *ans*. . . .		Labruny.
CHAPIN, représentant du peuple, 50 *ans*.		Prika.
JEAN GUILLOU, 76 *ans*..		Homervlle.
JEFFIK GUILLOU, 18 *ans*.	Mlle	Gabrielle Roger.

Une bande de Soldats.

La scène est à Saint-Michel-en-Grève (Bretagne), au mois de janvier 1793.

Les simili-gravures ont été reproduites d'après les photographies de MM. Cautin et Berger.



Le Sacrement de Judas

Une salle de ferme. — A droite, au premier plan, un lit clos dans un des panneaux duquel une cache a été ménagée; plus loin, une cheminée. — Au fond, une porte; une fenêtre, à droite; un vaisselier, à gauche. La barre de la porte est mise et les volets de la fenêtre sont clos. — A gauche, une porte au premier plan; au deuxième plan, un perron en saillie conduisant à une chambre située à mi-étage. Un banc de granit faisant face au public est adossé au perron.

Une table, au milieu de la salle, éclairée par une lampe et à laquelle sont assis le Comte, Bernez et Guillou. Jeffik les sert.

SCÈNE PREMIÈRE

JEFFIK, LE COMTE, GUILLOU, BERNEZ.

Guillou. — Oui, ce sont de mauvais temps, monsieur le Comte, et c'est une chose abominable que des Français en arrivent à se massacrer ainsi rien que pour des idées.

Le Comte. — Rien que pour des idées, père Guillou! Je comprends très bien, moi, qu'on se batte pour des idées... quand elles en valent la peine. Nous n'avons jamais fait autre chose, nous, les gentilshommes, et nos pères trouvaient juste de tuer et beau de mourir aux cris de : *Vive Dieu! Vive le Roi!* Avec ces cris-là, autrefois, on pouvait enferrer son homme sans reproches et, pour de pareilles idées, aujourd'hui, on se fait guillotiner sans peur.

Bernez. — On peut mourir noblement aussi au cri de : *Vive la République!*

Le Comte. — Mourir, peut-être!... Assassiner, c'est plus sûr!

Bernez, se levant. — Citoyen!

Jeffik, s'approchant. — Monsieur Bernez, je vous en prie!...

Bernez, se rasseyant. — C'est vrai!... Les nôtres assassinent sur la place publique et déshonorent la liberté au grand jour! Mais les vôtres assassinent, la nuit, derrière les haies, en guet-apens!... Cela se vaut et les deux causes ont leurs excès.

Le Comte. — J'aime mieux le fusil que la guillotine!

Bernez. — Vous avez les chouans et les alliés.

Jeffik, doucement. — Monsieur Bernez, si vous vouliez me faire plaisir.... Vous savez combien ces discussions m'attristent....

Guillou. — Laisse donc, petite.... Si c'est leurs idées, à ces jeunes gens!... Et puis, Bernez sait bien que, chez le père Guillou, M. le Comte est chez lui; et il ne voudrait pas nous faire de la peine!

Bernez. — Soyez tranquille, mademoiselle Jeffik; ici, chez le grand-père, devant vous, nous pouvons bien échanger nos idées, M. de Kervern et moi, — les miennes ne sont pas batailleuses! — mais, si je suis un hôte chez vous, M. de Kervern est mieux qu'un maître : c'est un proscrit!

Le Comte. — Et puis, ce ne sont que nos idées qui se disputent. Les miennes, ce soir, sont un peu échauffées! Alain, mon garde-chasse, qui sort d'ici, m'a conté une chose abominable.... Un nouvel exploit du fameux Chapin, en mission d'assassinat dans le pays. Vous connaissez Jean Le Goff de Ploumiliau, un beau garçon de vingt ans.... Ils l'ont fusillé, la nuit dernière, sur la grand'route! Et ce qu'il y a d'horrible, c'est que le pauvre demandait un prêtre et qu'ils ne lui ont pas permis de se confesser.

JEFFIK. — C'est affreux!

GUILLOU. — Ça, c'est une infamie! Tuer les gens, passe encore, mais les damner malgré eux, le bon Dieu ne devrait pas permettre ça!

LE COMTE. — C'est atroce, cette mort! Le malheureux criait, suppliait!... Je comprends qu'on soit lâche dans un moment pareil! Je n'ai pas peur de la mort, certes, et l'accepter gaiement est un devoir d'élégance pour nous: mais s'il me fallait mourir sans confession, j'aurais du mal à garder mon sang-froid de gentilhomme.

GUILLOU. — Ils font pis encore, monsieur le Comte, quand ils veulent nous forcer à recevoir les sacrements de leurs *jureurs*.

BERNEZ. — Les sacrements des prêtres assermentés valent bien ceux des réfractaires, je pense.

GUILLOU. — Non! car ils sont en état de péché!

LE COMTE. — Et ils n'ont pas la foi!

BERNEZ. — S'ils sont pécheurs et s'ils sont infidèles, c'est à eux de ne pas profaner leur ministère; ils en sont responsables devant Dieu. Mais le sacrement est valide, quand même le prêtre est sacrilège!

LE COMTE. — C'est M. Bernez qui en a décidé! Je ne le savais pas si ferré sur la théologie.

BERNEZ, se troublant un peu. — Moi, non!... Ce n'est pas moi.... Je me rappelle les enseignements de l'Église. (Il se lève.)

GUILLOU. — Je ne crois pas que l'Église enseigne des choses pareilles.

BERNEZ, allant prendre un livre sur le manteau de la cheminée. — Ouvrez votre catéchisme, grand-père. L'Église enseigne que ce n'est pas en leur nom, mais au nom de Jésus-Christ que les ministres des sacrements agissent lorsqu'ils les confèrent. (Lisant.) « Pourvu qu'ils emploient les rites essentiels, le sacrement est valide, fussent-ils en état de péché, quand même ils n'auraient pas la foi.... Judas a baptisé et l'on n'a pas rebaptisé ceux qu'avait baptisés Judas! »

LE COMTE. — Tout de même, c'est dur d'accepter le sacrement de Judas!

GUILLOU. — J'aimerais mieux mourir sans prêtre, moi, que de me confesser à un *jureur*.

LE COMTE. — C'est que ta foi est vive et que ta vie est pure.

GUILLOU. — Ah! c'est égal, ils auraient bien dû laisser la religion en dehors de toutes leurs batailles.

LE COMTE. — Comme tu le dis, mon vieux Guillou, ce sont de mauvais temps! Aussi je m'étonne qu'avec vos idées de République et de Patrie, monsieur Bernez, vous n'ayez déjà pas couru à la frontière.

BERNEZ. — C'est que... j'ai mes raisons, peut-être....

LE COMTE. — Là, on se bat entre soldats!

BERNEZ. — Et je ne crois pas manquer à mon devoir, en restant à mon poste.

LE COMTE, ironique. — Votre poste?... Ah! maître d'école de village!

GUILLOU. — Le métier en vaut bien un autre, monsieur le Comte, et il ne faut pas reprocher à un honnête homme de gagner sa vie comme il peut. Depuis deux ans que M. Bernez est en pension



J'AIME MIEUX LE FUSIL QUE LA GUILLOTINE !

chez nous, je suis encore à trouver l'occasion de lui faire une réprimande.

JEFFIK. — Si tous les patriotes étaient doux et bons comme M. Bernez, la République ne persécuterait ni les nobles ni les prêtres.

BERNEZ, s'échauffant. — C'est vrai! je pourrais être soldat à la frontière et j'aurais dû m'enrôler peut-être, mais tout de même, j'aime mieux être maître d'école ici que gentilhomme, là-bas, où vous allez, de l'autre côté de la frontière!

LE COMTE, agressif. — Que voulez-vous, monsieur Bernez, chacun entend le devoir à sa manière. Mais je consens à ne pas vous reprocher de rester ici, à la condition que vous me permettiez d'émigrer, si je le puis. On a brûlé mon château, on va vendre mes biens, on me traque depuis trois mois, et vous trouvez mauvais que j'essaye de passer en Angleterre et que je rejoigne mes amis, là-bas? On ne fait pas d'héroïsme avec des laquais, voyons! On ne se bat pas avec la valetaille!

BERNEZ. — Vous la retrouverez, cette valetaille, à la frontière, et les laquais y sont déjà pour défendre contre vous la patrie!

LE COMTE. — Trêve de grands mots, monsieur Bernez; nous ne sommes pas à l'école!.. (Changeant de ton.) D'ailleurs, je m'en voudrais, aujourd'hui surtout, de laisser échapper quelque parole blessante. Vous êtes tous de braves gens ici et j'ai à vous remercier, tous... Guillou, d'abord!

GUILLOU. — Oh! moi, monsieur le Comte!...

LE COMTE. — Tu n'as pas craint de m'ouvrir ta maison. Malgré les menaces des commissaires et les arrêtés du district, depuis trois mois, je suis ton hôte. Tu es un brave, merci! (Il lui tend la main.)

GUILLOU. — Je n'ai fait que mon devoir. Nous sommes vos fermiers de père en fils; les Guillou ont toujours servi les Kervern. Je n'entends rien à ce qu'ils appellent *les Droits de l'Homme*; c'était pas de mon temps! Et puis je n'ai pas été plus malheureux qu'un autre sous mes seigneurs, et, aujourd'hui, mon seigneur est plus malheureux que moi.... Je vous ai ouvert ma maison, monsieur le Comte: la cache est bonne, et si d'autres en ont besoin après vous, prêtres ou nobles, je défie bien qu'on les trouve, et personne ne les dénoncera.... Ce ne sera pas Bernez, toujours!

LE COMTE. — J'ai à remercier M. Bernez aussi. Bien qu'il ne soit pas tendre pour les aristocrates, c'est un honnête homme! un bon républicain! Il paraît qu'il y en a! Je me sentais aussi en sûreté à côté de lui qu'à côté de toi, mon vieux Guillou. Et même, je crois que son civisme a protégé la maison.... Je ne l'oublierai pas!

BERNEZ. — Croyez-moi, monsieur le Comte, il faut respecter les idées: ce sont toujours les hommes qui les rendent méprisables.... Aussi loin que vous alliez, soyez heureux!

LE COMTE, se levant. — Je ne sais comment te remercier, toi, Jeffik. Ton grand-père a été bon et brave, et tu l'as été comme lui, avec toute ta gentillesse de jeune fille en plus.... Tu as eu pour moi de ces petits soins, de ces gâteries dont je me souviendrai avec bonheur.

JEFFIK, anxieuse. — Monsieur le Comte, vous dites cela... comme si... vous alliez partir?...

LE COMTE, revenant à la table. — C'est qu'en effet, je pars, mes



JE NE SAIS COMMENT TE REMERCIER, TOI, JEFFIK!

bons amis. Le navire qui doit me passer en Angleterre sera à la pointe Saint-Michel cette nuit.... Ton bateau est dans la baie, Guillou?

GUILLOU. — A vos ordres, monsieur le Comte.

LE COMTE. — Il faudra te tenir prêt à me conduire à bord.

GUILLOU, se levant. — Je vais guetter à la pointe, et dès que le navire sera en vue, je viendrai vous chercher. (Jeffik a fait de vains efforts pour se contenir; défaillante, elle chancelle et s'appuie à la rampe du perron. Guillou l'aperçoit toute pâle et court à elle.) Ah! mais, qu'as-tu donc, petite?... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

BERNEZ, de même. — Mademoiselle Jeffik, qu'avez-vous?

JEFFIK. — Rien?... Je ne sais pas... j'ai cru....

LE COMTE, s'approchant. — Qu'as-tu, Jeffik?

JEFFIK. — Rien!... C'est fini!... Ce n'est rien!... (Bernez et Guillou l'ont fait s'asseoir.) Toutes ces vilaines choses dont vous parlez, sans doute.

GUILLOU. — Allons, calme-toi, petite! Tout ça aura une fin, je pense, car il faudra bien, un jour ou l'autre, que le bon Dieu s'en mêle!

BERNEZ, qui a prêté l'oreille. — Écoutez!... (Silence... On entend un cri de chouette.)

LE COMTE. — Un signal!

GUILLOU. — C'est du danger qui approche. (Un autre cri.) On dirait que c'est le cri d'Alain....

JEFFIK. — Une bande de patriotes, peut-être... (Se levant.) Monsieur le Comte, il faut vous cacher!

BERNEZ. — Je vous en prie, monsieur de Kervern, soyez prudent!

LE COMTE. — Tout est fermé! Ce sont des gens qui passent!

GUILLOU. — J'ai mis la barre à la porte et les volets sont clos; mais ils pourraient vouloir entrer. (Écoutant.) J'entends des voix.... On vient!...

JEFFIK. — Monsieur le Comte!

LE COMTE. — Allons! (Sur le seuil de la cache, à Bernez.) Ah! vrai, monsieur Bernez, j'aimerais mieux me battre à la frontière.

BERNEZ. — Ne blasphémez pas! (Il ferme la cache. A part.) Il part! quelle joie! (Tendant la main à Jeffik.) Mademoiselle Jeffik?...

JEFFIK, sans la prendre, se laissant tomber sur un fauteuil près de la cache. — Ces émotions me tuent!... (On entend frapper à la porte.)

UNE VOIX, au dehors. — Ouvrez, au nom de la loi!

JEFFIK, joignant les mains. — Seigneur mon Dieu! ayez pitié de nous!

BERNEZ. — Vous pouvez ouvrir, grand-père.

LA VOIX, plus impérieuse. — Au nom de la loi, ouvrez!

GUILLOU. — Canailles, va! (Prenant un ton bonhomme.) Patience, les enfants, patience!... J'avais mis la barre; il est tard et il passe tant de mauvais gars par ici. (La porte est ouverte.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? (Chapin entre, suivi d'une douzaine de soldats.) Pour le service de la nation, à ce que je vois!

SCÈNE II

LES MÊMES, CHAPIN, LES SOLDATS.

CHAPIN, aux soldats. — Le tour des chambres, vous autres!.. Plancher, murailles, coins et recoins.... Ouvrez le nez!.. ça sent



RIEN!... C'EST FINI!.. CE N'EST RIEN!...

la chair d'aristocrate! (Les soldats se divisent en deux bandes, l'une qui va fouiller la chambre du premier étage et l'autre qui entre à gauche. Chapin fait le tour de la salle en inspectant les murs. Arrivé devant le lit, il s'arrête.) Toujours leurs lits clos!... Drôle de mode! (Inquiétude de Jeffik, de Bernez et de Guillou. Il passe.... A Guillou :) Tu dis vrai, c'est la nation qui m'envoie! Vous êtes un tas de modérés, par ici! Je viens de Paris pour réchauffer le district et secouer les patriotes, autant que les aristocrates!

GUILLOU. — Vous allez bien boire un coup et manger une bouchée.

CHAPIN. — Plusieurs coups et plusieurs bouchées même, avec la permission. Depuis midi, nous courons la campagne, ça creuse! (Les soldats rentrent.) Rien?...

UN SOLDAT DU GROUPE D'EN BAS. — Rien!

UN DE L'AUTRE GROUPE. — Rien!

CHAPIN. — Suffit pour l'heure!...

GUILLOU, aux soldats. — Asseyez-vous, les gars! On va tâcher de trouver de la place et du lard pour tout le monde.

CHAPIN, à Bernez. — Conduis mes hommes dans la grange. (Prenant un pain sur la table et le jetant à un des soldats.) Tenez, les enfants, voilà de quoi faire bombance! (A Bernez) Ne ménage pas le cidre, toi! ce sont des défenseurs de la patrie! Moi, je reste ici.... Nous allons causer en mangeant....

GUILLOU, à part. — Cuisine à part! Aristocrate, va!... (Prenant un morceau de lard fumé dans la cheminée.) Tenez, les gars, le lard fera passer le pain. (Il le donne à un soldat.)

CHAPIN. — Un homme à chaque porte de la maison.... Et qu'on ouvre les yeux... aussi grand que la bouche!... Je crois que ça suffira!... Rompez!... (Les soldats sortent, accompagnés par Bernez. A Guillou :) Ton nom?

GUILLOU. — Jean Guillou!

CHAPIN, à Jeffik. — Tu peux servir, la fille. (Regardant le couvert.) Je vois que vous ne vous laissez pas mourir de faim, ici! C'est servi comme pour des messieurs.

GUILLOU, malin. — Oh! c'est une vieille poule....

CHAPIN. — La poule au pot du ci-devant Béarnais!... Ton âge?

GUILLOU. — Soixante-seize ans.

CHAPIN, montrant Jeffik. — C'est ta fille?

GUILLOU. — Tu plaisantes, citoyen! C'est ma petite-fille. Son père et sa mère sont morts! Ma femme aussi! Nous sommes seuls à la maison.

CHAPIN. — La maison est à toi?

GUILLOU. — Mon maître est le comte de Kervern.

CHAPIN. — Il n'y a plus de *maîtres*, il n'y a plus de *comtes*, il n'y a plus de *de*.... Alors ta maison *était* au citoyen Kervern.... comme tout le pays?

GUILLOU. — On dit qu'on va la vendre.

CHAPIN. — Tu l'achèteras, je pense?

GUILLOU, après une hésitation. — Peut-être!

CHAPIN. — Et tu as des nouvelles du ci-devant?

GUILLOU. — Aucune!

CHAPIN. — Tu ne sais rien de lui?...

GUILLOU. — Rien!

CHAPIN. — Prends garde! Un mensonge pourrait te mener



J'ENTENDS DES VOIX!... ON VIENT ...

loin.... Tu connais les lois.... On dit qu'il est revenu dans le pays, qu'il se cache. (A Jeffik, en lui prenant la taille :) Tu dois le savoir, toi? (Jeffik se dégage.) Les jolies filles, ça suit volontiers la piste des jolis garçons.

JEFFIK, froidement. — Je ne sais rien. Je n'ai rien entendu dire. Je n'ai rien vu.

CHAPIN. — Il paraît que c'est un gaillard, votre ci-devant. Ils allaient bien, du temps des droits féodaux, messieurs ses ancêtres! Ils en ont fait de belles dans le pays.... Et bon chien chasse de race. (A Jeffik.) Tu ne dis rien?

JEFFIK. — Que voulez-vous que je vous dise? Vous parlez d'un temps que je n'ai pas connu.

GUILLOU, gravement. — Et de choses qu'elle ne connaît pas.

CHAPIN. — Elle est sèche, ta fille, et toi, tu m'as l'air d'un vieux finaud.... Maison à surveiller!

GUILLOU. — Nous vivons tranquillement, sans rien savoir de ce qui se passe, d'un côté ou de l'autre.... Nous sommes si loin de tout!

CHAPIN. — Il serait prudent de choisir son côté, pourtant, et de choisir le bon. Le devoir des patriotes est de jurer exécration aux tyrans et à leurs suppôts et fidélité entière aux lois de la République. Votre devoir est d'aider les sauveurs de la patrie dans leur œuvre.... Sinon, il ne faudra pas vous étonner qu'on vous traite en suspects. (Bernez rentre au fond.) Et toi, l'ami? Passe encore pour le vieux et la petite d'être entachés de modérantisme, mais toi, à ton âge.... Tiens! je t'avais mal vu! Avance un peu. (Chapin l'examine; puis à Guillou :) C'est ton fils?

GUILLOU. — Pas encore! mais aussitôt que Jeffik aura dit *oui*....

CHAPIN. — Ton domestique, en attendant?

GUILLOU. — Non!

BERNEZ. — Je me nomme Jacques Bernez; je suis né à Morlaix; j'ai vingt-sept ans.

CHAPIN. — Tu es né à Morlaix? Et je te trouve à Saint-Michel-en-Grève. Tu as vingt-sept ans?... L'âge du ci-devant Kervern! Montre tes mains!... (A Guillou :) Et tu donnes ta fille à un fainéant qui a des mains d'aristocrate?... Toi, un paysan!... Ce n'est toujours pas pour labourer la terre que tu le prends?...

BERNEZ. — Je suis maître d'école.

CHAPIN. — C'est bon pour les infirmes, maintenant.... Tu as des papiers?...

BERNEZ. — De quel droit?

CHAPIN. — De quel droit! (Se levant et ouvrant sa capote, pour faire voir sa ceinture de représentant.) Chapin! (Un moment de stupeur!) représentant du peuple, en mission dans votre sale pays! (A Guillou :) Tu dois bien avoir une bonne bouteille d'eau-de-vie dans un coin, toi? (Guillou fait signe à Jeffik, qui va prendre une bouteille dans le vaisselier.) Je suis venu pour agir. Je ne prendrai même pas la peine de t'emmener à Lannion, si tu es celui que je cherche; et ton affaire est réglée d'avance. (Tout en parlant, il dépouille sa capote et la pose sur une chaise avec son chapeau et son sabre.) Et même, pour une fois, tu auras toutes les herbes de la Saint-Jean : on a paperassé à ton sujet, et ton *exeat* a toutes ses signatures.... (Le regardant.) Je crois que je brûle....

BERNEZ, très calme. — Je ne crois pas.

Chapin, se versant à boire. — Finissons!... ou j'appelle mes hommes!...

Bernez. — Du moment que tu as une mission en règle, citoyen représentant, mon devoir de patriote est de te répondre et de te rassurer. Tu as le droit de savoir qui je suis... tu le sauras! (Il monte le perron qui conduit à sa chambre et y entre.)

Chapin, debout, savourant son eau-de-vie.) — Dis donc, père? Ton eau-de-vie vaut mieux que ton civisme... heureusement!

Guillou. — Du moins, elle est plus vieille!

Chapin. — C'est égal! je crois que tu t'es mis dans un mauvais cas.... Tu sais à quoi on s'expose quand on cache des aristocrates?

Guillou. — Je ne crains rien.... Je n'ai rien à craindre.... (Bernez descend, apportant quelques papiers qu'il va poser sur la table.)

Chapin, s'asseyant. — C'est ce que nous allons voir!...

Bernez. — Voici! Mais les choses que j'ai à te dire ne concernent que toi!...

Chapin. — Du mystère! Ça me va! (A Guillou.) Le ci...toyen.... J'allais dire le ci-devant.... (A Bernez.) Excuse! (A Guillou.) Le citoyen veut rester seul avec moi.

Jeffik. — Venez, grand-père.

Bernez. — Dans ma chambre... là-haut!...

Guillou. — Non, le temps est beau! Je vais fumer une pipe dehors et Jeffik m'accompagnera. Comme ça, vous pourrez vous conter vos mystères à votre aise. (Bas à Jeffik.) Allons voir au navire.

Jeffik. — Allons!

Guillou. — Qu'est-ce qu'il a donc de si secret à lui dire, notre Bernez?

(Jeffik et Guillou sortent au fond.)

SCÈNE III

BERNEZ, CHAPIN.

Chapin. — Nous sommes seuls!... Parlez, monsieur le Comte! (Il commence à manger.)

Bernez. — Je ne suis pas le comte de Kervern.... Je suis Dom Bernez, religieux bénédictin de l'abbaye de Bon-Secours.

Chapin. — A défaut du noble que je cherche, je trouve un prêtre que je ne cherchais pas.... Je n'ai pas perdu ma journée!

Bernez. — Un prêtre! Je ne le suis plus. L'ai-je même jamais été, sinon pour avoir vêtu presque malgré moi la robe de moine.

Chapin. — Du moins, tu devrais être reconnaissant à la nation qui vous a défroqués!... Tu dis donc que c'est à l'abbaye du Bon-Secours....

Bernez. — J'y étais novice depuis six ans, quand, au mois de décembre 1790, je fus envoyé au séminaire de Saint-Pol pour y faire ma retraite de prêtrise. Le jour de Noël, je reçus l'ordination sacerdotale des mains de Mgr de la Marche. Le lendemain, je regagnais l'abbaye pour y célébrer ma première messe et reprendre ma place au milieu de mes frères, pour toute ma vie.

Chapin. — Et tu ignorais encore les décrets rendus par nous auparavant qui réglaient la constitution civile du clergé et prohibaient les vœux monastiques?

Bernez. — Dans notre diocèse, les magistrats et le peuple étaient d'accord avec les prêtres. Les décrets étaient restés lettre morte, et nous, novices, nous ne savions rien. Quelle ne fut pas

ma surprise, à mon arrivée! Au lieu du prieur et des moines, ce fut le procureur syndic de Brest et les commissaires que je trouvai. Brusquement, tout me fut révélé. On me dit que l'abbaye appartenait à la Nation, mais qu'on assurerait l'existence des religieux qui se réuniraient dans une maison désignée. On me proposa d'adhérer à la constitution civile du clergé! J'avais l'âme républicaine! Je signai. Le procureur syndic me donna reçu de mon serment (Prenant une feuille parmi ses papiers.) Voici. (Il la remet à Chapin.)

Chapin, la parcourant. — Tu m'intéresses.... Continue....

Bernez. — On me dit que j'étais libre!... Libre!... Il me sembla, dans l'expansion d'un sentiment que je n'avais pas connu jusqu'alors, que, si je recevais ma liberté de la Nation, je la tenais surtout de Dieu. Il me plaisait de croire que Dieu délivrait ainsi celui que les hommes avaient enchaîné. Ce fut un affolement! Aller m'enfermer avec quelques religieux dans une maison de la ville, je n'y songeai pas un instant. Je voulais goûter d'abord cette liberté, qui était mon droit maintenant. Je partis, résolu à profiter des troubles du pays et de la religion pour essayer de faire la paix dans ma conscience, d'y voir clair loin de toute influence et pour décider moi-même de mon avenir. Je quittai ma robe de moine, sans l'abandonner cependant.... (Il fait un geste vers sa chambre.) Et je me mis en route. Un jour, j'arrivai dans cette maison; j'y fus accueilli un peu comme un protecteur dans ces temps de trouble. J'y demeurai; mais, pour ne pas être à la charge de mes hôtes, j'ai fait de leur maison une école, où je réunis chaque jour les enfants des villages les plus proches. Je leur apprends à lire, à écrire, à aimer leur pays.

Chapin. — A aimer la République aussi, je pense?

Bernez, prenant une lettre. — Cette lettre du procureur syndic de Lannion à qui je me suis fait connaître pourra t'édifier sur mon dévouement au nouvel ordre de choses. (Il lui remet la lettre.) Il est sincère et profond et déjà d'ancienne date. Chaque jour n'a fait que l'accroître.

Chapin. — Ton certificat de civisme est en règle. (Il lui rend ses papiers.) Je vois qu'on peut compter sur toi. Et tu vis tranquille ici? Et tu n'as jamais fait acte de prêtre?

Bernez. — J'ai presque oublié que je devais l'être. J'ai trop peur de me souvenir que je le fus.... Depuis mon départ de Bon-Secours, — il y a plus de deux ans! — les circonstances aidant et moi les aidant aussi quelquefois, je n'ai pas fait acte de chrétien. Ce n'est pas moi, sois-en sûr, qui cours aux messes de nuit des réfractaires. Il faudrait si peu de chose, je le sens bien, pour que je sois repris par les anciennes idées; pour qu'une émotion, un souvenir réveillent en moi le moine défunt et le croyant endormi. « Tu es prêtre pour l'éternité », m'a dit l'évêque! Et l'onction sainte sur mes mains, et mes lettres de prêtrise, et mon froc de moine, tout cela témoigne qu'ils ont voulu que je le sois. Mais il me semble qu'il fallait le vouloir moi-même, et je n'ai pas voulu! Prêtre, je le suis pour eux! Si j'étais monté à l'autel, fût-ce une seule fois, et si j'avais reçu un seul aveu au tribunal de la Pénitence, alors j'aurais consenti au sacerdoce et quelque chose me dit que je n'aurais pas pu m'échapper. Mais je n'ai pas dit la messe et je n'ai pas confessé! C'est pourquoi, si je suis prêtre de nom, j'ai le bonheur de ne pas me sentir prêtre d'âme.

Chapin. — Tu es de ceux qui doivent être avec nous!



RIEN? — RIEN!...

BERNEZ. — J'ai salué la Révolution avec joie, non pas tant parce qu'elle nous délivrait du trône que parce qu'elle allait me sauver de l'autel.

CHAPIN. — Brûle ton froc et remets-moi tes lettres de prêtrise, et tu seras délivré tout à fait de tes derniers souvenirs.

BERNEZ. — Mais non pas de mes derniers scrupules!... Tu ne connais pas l'âme des Bretons. Elle est prisonnière éternellement, quand même elle se croit libre, des croyances premières et de la foi des aïeux. En faisant ce que tu dis, j'ai peur de commettre une faute nouvelle, irréparable celle-là! Et quelquefois je pense que ce serait une lâcheté. Je crains aussi que l'obsession ne soit plus douloureuse de ce que j'aurais renié sans retour. Il y a des choses que le feu ne brûle pas... qu'il éclaire!... Et puis, ce n'est pas tout, il y a l'onction sacrée! Et si je parvenais à l'effacer, il y a la parole de l'évêque : « Tu es prêtre pour l'éternité », trop immatérielle celle-là pour que tu puisses l'anéantir.

CHAPIN, se levant. — Chimères que tout cela! Tu rêves trop et c'est cela qui te torture! Il faut vivre! Lance-toi dans l'action révolutionnaire avec nous. Des hommes comme toi nous sont précieux. Ils sont prêts à tout pour les idées. Ils n'ont pas d'intérêt à reculer: tout les pousse en avant. Tu irais loin. Viens avec moi! Au milieu de nous, tu ne penseras plus à tes moines. L'onction sacerdotale! Un baiser de femme en aurait vite raison! (Mouvement de Bernez.) Quant aux paroles de l'évêque, je t'en dirai, moi, qui les couvriront à jamais.... Un sacrement chasse l'autre... Et nous marions les prêtres, nous!

BERNEZ, très ému. — Tu as touché l'endroit sensible de mon cœur. J'aime! Et mieux que tous les raisonnements, c'est mon amour qui me ferme le retour en arrière, mon amour plus fort que la grâce! Je sens très bien que, si, tout à coup, s'effondrait l'idole, je me trouverais face à face avec Dieu; mais j'aime comme un fou!... Et c'est pourquoi je n'entends plus les voix qui me rappellent. Et c'est pourquoi je reste ici, cloué par la passion qui m'a pris tout entier.

CHAPIN. — Et tu es aimé?

BERNEZ. — Je l'avais cru.... Mais, depuis quelques mois, il me semble que je me suis trompé!... Ah! si j'en étais sûr!... (Il fait un geste de menace.)

CHAPIN. — Tu as un rival, peut-être?

BERNEZ, vivement. — Un rival!

CHAPIN, suivant la piste. — Tu soupçonnes quelqu'un?

BERNEZ, qui craint de se trahir. — Non!... Non, ce n'est pas possible!... Je veux dire qu'il n'y a personne ici que moi.... Je suis seul.... Peut-être ne m'aime-t-elle pas.... Mais certainement... elle ne doit pas.... elle ne peut pas en aimer un autre.

CHAPIN, lâchant la piste. — Te marier!... Ce serait d'un bel exemple dans le pays. Quelle leçon à tous ces réfractaires et aux constitutionnels aussi qui résistent.... Je t'y aiderai, si tu veux.

BERNEZ. — De grâce, pas un mot.... J'ai dû te dire la vérité, mais c'est à toi seul que je l'ai dite.... Si elle allait apprendre qui je suis!... Je sais trop l'horreur que je lui inspirerais.... Ah! si l'on pouvait... sans qu'elle sache... un de ces jours où mes souvenirs ne m'obsèdent pas trop.

CHAPIN. — Pourquoi pas? Je serais heureux de faire quelque chose pour un vrai patriote (lui frappant sur l'épaule) qu'il faut



CHAPIN, REPRÉSENTANT DU PEUPLE !...

maintenir dans la bonne voie. Je déciderai le vieux à te donner sa fille.... Hein?

BERNEZ. — Oh! lui, il est tout décidé! Tu l'as entendu!... Mais c'est elle!... Et c'est moi!... Car cela, je sens bien que ce serait le dernier pas....

CHAPIN. — Je te le ferai faire... afin que tu ne recules plus jamais.... Je vais passer la nuit dans cette maison....

BERNEZ, troublé. — Tu veux?...

CHAPIN. — On dirait que cela te contrarie?...

BERNEZ. — Comment peux-tu le penser?

CHAPIN. — A la bonne heure!... Demain, avant de partir, j'aurai le plaisir d'avoir gagné ta cause et celle de la République... car j'emporterai tes lettres de prêtrise et je t'aurai marié à ta Jeffik.

BERNEZ, à part. — Mon Dieu!

CHAPIN. — Et maintenant que j'ai soupé, il s'agit de dormir! On me trouvera bien un lit dans la maison, je pense.

BERNEZ, à part. — Qu'ai-je fait?

CHAPIN. — Mes hommes dormiront dans la grange. (Voyant que Bernez ne l'écoute pas.) Eh bien! A quoi penses-tu? Regarde donc si le maître du logis est de retour. Il va faire un peu la grimace en apprenant que je passe la nuit ici.

BERNEZ, à part. — Ici! (Il remonte vers le fond. La porte s'ouvre. Guillou entre.)

CHAPIN. — Ah! c'est lui! (Il se verse un verre d'eau-de-vie.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUILLOU.

GUILLOU. — Le beau clair d'étoiles! (En passant près de Bernez, à voix basse.) Le navire est à la pointe. (Haut, en affectant de plaisanter.) Eh bien! c'est fini cette confession?

CHAPIN. — C'est fini. J'ai fait causer notre maître d'école, comme c'était mon devoir. Je suis tranquille : c'est un bon patriote et un bon garçon. Il vaut mieux loger des gens de sa sorte que du gibier d'aristocrate. C'est une protection pour toi, qui m'as l'air d'être encore inféodé aux vieilles idées.

GUILLOU. — Je suis si vieux!

CHAPIN. — Et pour ta fille aussi, qui me paraît peu habituée à causer avec des patriotes.

GUILLOU. — C'est jeune!

CHAPIN. — Enfin, si jamais tu as besoin d'un répondant, en voilà un bon. (Il montre Bernez.) Et puisque ta fille n'est pas là....

GUILLOU. — Elle vient ; elle est à clore l'étable....

CHAPIN. — Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de t'assurer ce garant-là... pour toujours.

GUILLOU, faisant le malin. — A ce que je vois, citoyen, tu confesses et tu maries?

CHAPIN. — Et j'extrémise, au besoin!... Pour aujourd'hui, je t'offre d'être le témoin de ton gendre; ça te fera du bien auprès du district qu'il epouse ta fille et que je sois de la noce....

GUILLOU. — Il est certain que je mourrais plus content si je laissais Jeffik à quelque brave garçon comme lui. Si ma fille dit *oui*, Bernez sait bien que je ne dirai pas non.

Jeffik entre.



PRÉFÉRERAIT-ELLE UN ARISTOCRATE A UN PATRIOTE?...

BERNEZ, tendant la main à Guillou. — Merci, grand-père.

CHAPIN. — Il faut lui en tâter deux mots... et demain nous trinquerons aux fiançailles! (Il boit.)

GUILLOU, à part. — Demain?

CHAPIN, remontant. — Les ordres à donner à mes hommes, et je reviens.... (A Bernez.) Occupe-toi de ma chambre, toi. (Il sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CHAPIN.

GUILLOU. — Sa chambre?

BERNEZ. — Il passe la nuit ici!

JEFFIK. — Oh! mon Dieu! et M. le Comte?

GUILLOU. — Comment faire? Et le navire qui est là!

BERNEZ. — Ne perdons pas de temps.... D'abord, il faut lui donner ma chambre. Là, il n'entendra rien et ne pourra pas nous gèner.... Dès qu'il dormira, je ferai sortir M. de Kervern par la cour, si elle est libre... sinon, par la fenêtre de votre chambre (il montre la chambre du rez-de-chaussée, à gauche) et par le jardin....

JEFFIK. — Mon Dieu!

BERNEZ. — Vous, grand-père, trouvez un prétexte pour aller à votre bateau. Je vous conduirai M. de Kervern; je m'en charge.

GUILLOU. — Si nous attendions qu'ils soient partis.... Demain?

JEFFIK. — Mais oui, demain!

BERNEZ. — Attendre? Non! Non! Qui vous dit que le navire attendra, lui? Et si on l'aperçoit!

GUILLOU. — C'est juste, il faut tout risquer cette nuit.

BERNEZ. — Il faut qu'il parte!

JEFFIK, à part. — C'est fini!

BERNEZ. — Et surtout pas d'imprudence!... Que cet homme ne se doute de rien!... J'ai dit tout ce qu'il fallait pour qu'il ait confiance... Prenons garde.... (La porte s'est ouverte. Ils se séparent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHAPIN.

CHAPIN, entrant. — Eh bien! la belle, qu'as-tu décidé?

JEFFIK. — Moi!

CHAPIN. — Est-ce oui? Est-ce non?

BERNEZ. — C'est que....

CHAPIN. — Préférerait-elle un aristocrate à un patriote?

JEFFIK, effrayée. — Que voulez-vous dire?

CHAPIN. — Ah! ça, mais de quoi avez-vous donc parlé en mon absence?

JEFFIK, vivement. — De rien!

CHAPIN. — De rien?

GUILLOU, essayant de rire. — Il n'a pas osé!

CHAPIN. — Il n'a pas osé! Il faut qu'il ose!... ou bien, c'est moi!... Tiens, citoyenne, voilà un beau garçon qui sèche d'amour pour toi, depuis longtemps. Ton grand-père consent à ce qu'il t'épouse. Qu'est-ce que tu dis de ça? Je te donne la nuit pour réfléchir.... Demain (appuyant) ce sera *oui*, n'est-ce pas? Et nous partirons tous à la ville pour la cérémonie.

GUILLOU, gêné, à Jeffik. — Eh bien, petite?

Bernez, de même. — Si vous consentez, mademoiselle Jeffik....

Chapin. — *Vous, mademoiselle*.... En voilà un amoureux à la ci-devant!... *Tu* et *citoyenne*, s'il te plaît; voilà comme on parle. L'amour à la patriote!... (Silence.) Allons! la nuit porte conseil.... Viens me montrer ma chambre, toi. (Il prend son sabre.) Bonne nuit, vous autres!

Guillou. — A demain. citoyen représentant!

Chapin. — A demain. (Bernez prend la capote et le chapeau de Chapin, puis la lampe.)

Guillou. — Citoyen, il n'y a pas d'empêchement à ce que j'aille relever mes lignes dans la baie?...Ça ferait une friture pour demain matin....

Chapin, ouvrant la porte du fond et parlant à la sentinelle. — Laisse circuler le vieux. (Revenant.) Tâche de faire bonne pêche.... A demain. (Il monte le perron, précédé par Bernez.)

Guillou. — Merci.... (Chapin et Bernez sont entrés dans la chambre. La salle n'est plus éclairée que par la résine de la cheminée. Guillou se rapproche vivement de Jeffik.) Va dans ta chambre! Prie bien le bon Dieu et laisse faire Bernez! A demain! (Il sort au fond.)

SCÈNE VII

JEFFIK, LE COMTE.

Jeffik, se signant. — Sainte Vierge, priez pour nous!

(La porte de la cache s'ouvre doucement.)

Le Comte, à voix basse. — Jeffik?

Jeffik, s'arrêtant. — Ah!

Le Comte, sortant. — Ne crains rien. Je sais ce qui se prépare; j'ai tout entendu.... Tout va bien!.. mais je ne voudrais pas partir sans t'avoir dit adieu, puisque nous sommes seuls, plus amicalement. (Il lui prend la main.)

Jeffik. — Partez!... Ne parlez pas de cela!... Soyez heureux là-bas. Pensez quelquefois à cette maison... au grand-père... à moi.

Le Comte. — A toi, toujours, ma chérie!... Je reviendrai, sois-en sûre.... Et ce ne seront plus les mauvais temps d'aujourd'hui! Nous serons heureux encore... (Il la prend dans ses bras.) bien plus heureux!

Jeffik, s'attristant. — Non, c'est fini!... Les mauvais temps, voyez-vous, ce sont les mauvais conseillers qui m'ont perdue.... Il y a du trouble partout!... On n'a plus la religion pour nous défendre; on ne l'a même plus pour nous pardonner.... Oui, les mauvais temps, c'est mon excuse!...

Le Comte. — Tu n'en as pas besoin.... Ne pleure pas.... Tu ne voudrais pas me faire de la peine... quand je m'en vais.... (Il la baise au front.)

Jeffik, pleurant. — Ah! c'est vous qui m'en faites... en partant. (Elle sanglote.) Je vais rester avec mes pensées... toute seule.... Vous ne serez plus là.... Je ne verrai plus que mon péché!...

Le Comte, la calmant. — Je t'en prie... ne dis pas cela.... Le coupable, c'est moi! Et tu me le fais sentir cruellement.... Jeffik, tu veux donc que je m'en aille avec des remords!... Parler de sa faute à quelqu'un qui va partir en mer, il semble que c'est appeler la tempête!

Jeffik. — Non! que Dieu vous protège.... Emportez le bonheur qui était ici et laissez-moi tout le reste... le chagrin, les reproches, les remords... la honte! (Ses sanglots redoublent.) S'il y a de bons

souvenirs, prenez-les, et, si vous aimez mieux l'oubli, oubliez-moi.

Le Comte. — Que dis-tu?... L'oubli?... Est-ce possible? (Il la tient embrassée, essayant de la consoler... La porte de l'étage s'est ouverte et la lumière de la lampe s'est projetée dans la chambre.... Bernez paraît au haut du perron... Le Comte et Jeffik se sont séparés vivement... Dans ce mouvement, un escabeau est tombé... Effroi de lumière et de bruit dans l'obscurité et dans le silence.... Bernez descend lentement l'escalier et va poser la lampe sur la table.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BERNEZ.

Bernez, au Comte, froidement. — Vous ici, monsieur?... C'est au moins une imprudence! (Regardant les yeux de Jeffik.) Jeffik, vous pleurez!... Qu'avez-vous?... Que disiez-vous donc là, tous deux?... (D'une voix qui devient plus sèche.) Que lui disiez-vous, monsieur le Comte?

Le Comte, hésitant. — Elle me disait... adieu!...

Bernez. — Avec des larmes?... (Avec angoisse, à Jeffik.) Jeffik?... (Lui prenant la main.) Jeffik?... (Voyant qu'elle se tait, il laisse retomber sa main.... Un silence.... Allant au Comte.) Monsieur le Comte, j'ai demandé la main de Jeffik au grand-père; il me la donne.... J'attends le consentement de Jeffik... et le vôtre... (insistant) le vôtre!

Le Comte. — Le... mien?...

Bernez, fiévreusement. — Vous ne partirez pas... sans me l'avoir donné.... Vous êtes le seigneur, comme ils disent... le maître!... Et je vois que, dans cette maison, on a gardé les mœurs... de l'ancien régime.

Le Comte. — Monsieur Bernez, je ne vous comprends pas!

Bernez. — Vous m'avez compris... tous les deux!.. mais, s'il vous plaît que je m'explique davantage (élevant la voix et montrant la chambre de Chapin), ce sera devant témoins....

Jeffik, vivement. — Monsieur Bernez.... (Se calmant et avec effort.) Vous m'avez demandé ma main.... Vous avez tort de croire que M. le Comte est opposé à ce mariage... à cause de vos idées, sans doute.... Je suis bien sûr qu'il l'approuve.... Et moi... monsieur Bernez... je consens.... (Lui tendant la main.) Voici ma main!

Le Comte, lui saisissant le bras. — Ne l'épouse pas : c'est un prêtre!

(Bernez demeure atterré.)

Jeffik. — Jésus Dieu!

Le Comte. — C'est l'aveu qu'il avait à faire à cet homme.... Je l'ai entendu.... C'est un moine qui a renié sa religion et son Dieu!...

Bernez, se retrouvant. — Je te sauvais et tu me trahis.... Misérable! Je vais me venger!... (Il s'est jeté vers le perron; Jeffik lui barre le passage et le retient.)

Jeffik. — Non!... ne faites pas cela! Il n'a rien dit! Non! Je n'ai pas entendu.... Je ne crois pas!... J'oublie.... Je serai votre femme... quand même!... Je serai... votre femme....

SCÈNE IX

Les Mêmes, CHAPIN.

Chapin attiré par le bruit. — Qu'y a-t-il?

Bernez, étouffant. — Il y a... il y a!... (Du pied de l'escalier, Jeffik lui fait des signes désespérés.... Avec des efforts pour se calmer, il continue :) Tu disais vrai, citoyen!... J'ai un rival!... Et c'est un gentilhomme! (Le Comte et Jeffik sont cachés par la rampe du perron.)



NE L'ÉPOUSE PAS !... C'EST UN PRÊTRE !...

CHAPIN. — Kervern?

BERNEZ. — Oui.

CHAPIN. — Je le tiens, alors!...

BERNEZ, que Jeffik implore. Pas encore!... Va m'attendre avec tes hommes dans la grange.... Ne faites pas de bruit....

CHAPIN, descendant. Il est ici?...

BERNEZ. — Il va venir... cette nuit... dans un instant.... Et je le le livrerai....

CHAPIN. — A la bonne heure!...

BERNEZ, le conduisant. Va!... Ne viens pas avant que je t'appelle!... Et compte sur moi....

CHAPIN. — C'est bien! (Il sort au fond. Bernez ferme la porte à la barre, puis descend vers Jeffik.)

BERNEZ, lui montrant sa chambre. Laissez-nous!

JEFFIK. — Monsieur Bernez, vous ne ferez pas ce crime!

LE COMTE. — Laissez-nous!... (Il fait entrer Jeffik dans sa chambre.)

SCÈNE X

LE COMTE, BERNEZ.

BERNEZ, allant au Comte, qui a fait un pas vers lui. — Et maintenant, je veux savoir la vérité!... Toute!... Il le faut pour ce que je dois faire!... La vérité, seule... quelle qu'elle soit... peut vous sauver la vie.... Avouez!... Cette fille est votre maîtresse, n'est-ce pas?

LE COMTE. — Si je dis *oui*, je suis un misérable! Si je dis *non*, je suis un lâche.

BERNEZ. — Choisissez.

LE COMTE. — La question de vous à moi, monsieur, est mal posée. Vous pouvez bien me faire assassiner.... Me faire répondre, c'est autre chose.... Il me plait assez même de vous laisser dans votre angoisse....

BERNEZ. — La vôtre égale au moins la mienne. Vous allez mourir, là, dans une cour de ferme, fusillé par des manants, comme un chien.... Mourir pour avoir séduit la fille de votre fermier! Ce n'est pas pour le roi, je pense! Ni pour Dieu! Votre roi pourrait vous demander compte de votre vie inutile! Et votre Dieu! que lui répondrez-vous, quand il vous jugera sur votre vie coupable?... Qu'allez-vous crier en mourant, à la galerie?

LE COMTE. — Une vie futile, c'est vrai! Et une mort stupide! Du moins, si je suis coupable de ma vie, c'est vous qui serez coupable de ma mort!

BERNEZ. — Avouez, et je pardonne!

LE COMTE. — Je n'ai pas d'aveux à vous faire! C'est au roi et c'est à Dieu, vous avez dit vrai, que je dois demander pardon.

BERNEZ. — Le roi ne vous entendra pas et Dieu ne peut pas vous exaucer!

LE COMTE. — Que voulez-vous dire?

BERNEZ. — Je dis que vous allez mourir de cette mort atroce dont vous parliez tout à l'heure! Sans confession! (Mouvement du Comte.) Sans prêtre!

LE COMTE. — Juste Dieu! cette mort-là!... Et je n'y songeais pas!

BERNEZ. — Et je vous regarde!... Et moi aussi, je me complais à votre angoisse!



IL VA VENIR... ET JE TE LE LIVRERAI!

Le Comte, avec agitation. — Écoutez et comprenez-moi, car vous pouvez me comprendre.... Vous avez été élevé par une mère chrétienne comme moi, et quoique, tous les deux, nous ayons fait rougir nos mères, il y a quelque chose qui survit en nous et qui se réveille, quand on va mourir.... Cela, j'en jurerais, se réveillera en vous, quand viendra votre dernier moment.... Ce n'est pas le gentilhomme qui vous parle : vous n'avez rien de commun avec lui ! c'est le chrétien ! Et, quelque jour, vous sentirez ce que j'éprouve, vous aurez peur comme moi et vous aurez le remords de ce que vous avez fait !... Non pas que je craigne de mourir, certes, mais je suis un croyant, et j'ai peur de l'au-delà.

Bernez. — Dites donc le mot, vous avez peur de l'enfer.

Le Comte. — Je ne vous demande pas la vie.... Je vous demande un délai, quelques jours, quelques heures....

Bernez. — Comme Jean Le Goff, qui criait, qui suppliait, et qui ne fut pas entendu.

Le Comte. — Après cela, je reviendrai me faire massacrer où vous voudrez, foi de gentilhomme !... Je sais où trouver un prêtre... et je veux mourir la conscience tranquille..... Je veux pouvoir regarder le ciel en mourant, comme un chrétien que je suis.

Bernez. — Un chrétien ! Comment osez-vous prononcer ce mot-là ?

Le Comte. — Vous osez bien l'entendre, vous ! Et pourtant vous savez, comme moi, tout ce qu'il signifie.... Vous avez été chrétien.... Rappelez vos souvenirs.... Vous avez été prêtre.... Oh !... mais vous êtes prêtre, malgré tout... quand même.... Vous êtes prêtre, et vous allez me pardonner mes péchés.

Bernez. — Vous savez bien que c'est impossible ! que je ne peux pas ! que je ne veux pas.... Vous savez bien que je suis indigne.

Le Comte. — Il n'y a pas de prêtre indigne pour celui qui va mourir.... Même coupable, vous avez le pouvoir d'absoudre.... Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas me refuser, car ce n'est pas vous que j'appelle : c'est à Dieu que je parle.... Et vous m'exaucerez, à moins que vous n'osiez dire que vous ne croyez pas en Dieu.

Bernez, subitement. — J'aime mieux vous sauver !... Partons !... (Il se dirige vers la chambre de Jeffik.) J'allais commettre une infamie.... Car, voyez-vous, je ne peux pas croire que Jeffik soit coupable !... Coquetterie sans doute !... Légèreté, peut-être !... (Il interroge du regard le Comte, qui reste impassible.) Rien de grave, n'est-ce pas ?... Vous vous amusez à me faire souffrir !... Mais je veux que vous sachiez que je ne crois à rien de mal de sa part.... Moi qui l'aime si respectueusement depuis deux ans !... Voilà trois mois à peine que vous êtes ici... et vous ne pouvez être un mari pour elle.... Non ! ce n'est pas possible.... Venez !... (Le Comte ne répond rien.) Je vous ferai sortir... et je vous conduirai jusqu'à la mer.... (Il interroge encore une fois du regard le Comte plus dédaigneux, puis pousse la porte.)

Jeffik, accourant sur le seuil. — Prenez garde ; il y a un homme sous la fenêtre....

Bernez. — Perdu ! (Il fait signe à Jeffik de rentrer. La porte se ferme.)

Le Comte, très grave. — Toutes les issues sont gardées. Vous m'avez livré ! Nous n'avons qu'une chose à faire, vous et moi, demander pardon à Dieu. Vous avez le temps d'expier, vous ! A peine, moi, si j'ai le temps de me repentir.



EN JOUE!... — JE DEMANDE PARDON A DIEU!

Bernez. — Si vous regrettez sincèrement vos fautes, ce cri d'un mourant vers Dieu suffira pour qu'elles vous soient pardonnées.

Le Comte. — Suis-je sûr de les regretter assez! Non! vous ne pouvez pas refuser à celui qui meurt par vous la certitude qu'il est pardonné. Vous allez m'entendre!

Bernez. — Je suis un rénegat, vous voulez donc que je sois sacrilège?

Le Comte. — Que vous soyez rénégat et que vous soyez sacrilège, peu m'importe! J'ai assez de foi pour nous deux. Tout à l'heure vous disiez : « Judas a baptisé et l'on n'a pas rebaptisé ceux qu'avait baptisés Judas ». Et puisque l'Église enseigne que, fussiez-vous en état de péché et n'eussiez-vous pas la foi, vous pouvez m'absoudre encore, allons, moine rénégat, faites votre devoir de prêtre! Prêtre sacrilège, donnez-moi l'absolution! (Il se jette à genoux.) Le sacrement de Judas!

Bernez. — Il est donc vrai que la marque est ineffaçable et que je suis prêtre pour l'éternité!

Le Comte. — Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

Bernez, après un silence. — Allons, chrétien! sois pitoyable à ton frère! Et sois prêtre pour la première fois! (Au Comte.) Je vous écouterai! J'ai peur d'entendre!... Quel secret vais-je porter en moi désormais? Est-ce pour ma damnation ou mon salut? (Il tombe assis sur le banc du perron. Le Comte fait le signe de la croix. Bernez se recueille.) Parlez!

Le Comte. — A Pâques, je me suis confessé et j'ai communié... Depuis, je suis retombé dans ces fautes dont ma vie est pleine, fautes irrésistibles où me pousse ma nature, l'habitude....

Bernez. — Ne vous excusez pas!

Le Comte. — Et dont, à peine absous, il faut que de nouveau je m'accuse.

Bernez. — Dites vos fautes, leur nature, leur nombre, leur malice... et ne dites que cela.

Le Conte. — L'orgueil... ce péché de mon esprit... Un orgueil fou qui me pousse à humilier les autres, toujours, qui me rend insolent et dur avec tout ce qui n'est pas gentilhomme.

Bernez, de plus en plus grave. — Il faut vous souvenir que tous nous sommes nés du même père et qu'une parenté nouvelle nous a liés dans le sang de Jésus-Christ. (Faisant un effort pour continuer, comme dans la crainte de ce qu'il va entendre.) Ensuite?

Le Comte. — La luxure!... Le péché de ma chair!.. Toute ma vie abandonnée aux séductions, aux galanteries.... Grandes dames, comédiennes, paysannes! Que de fautes depuis la première et dont je n'ai même plus le souvenir!

Bernez. — Dites celles dont vous vous souvenez... depuis votre dernière confession.

Le Comte, avec peine. — Une seule!... mais plus grave que toutes les autres....

Bernez. — Dites... ce qui la rend plus grave....

Le Comte. — Une jeune fille... l'innocence même... perdue par moi... sans qu'elle ait compris à peine... sans qu'elle ait consenti presque... sans qu'elle ait voulu... je me suis fait aimer... (Un silence.)

BERNEZ, dont l'effroi et la douleur augmentent à mesure que l'aveu se précise. — Rappelez-vous si quelque circonstance... en elle ou en vous... n'aggrave pas votre faute.

LE COMTE, après une hésitation. — Son âge... dix-huit ans à peine.... L'état de dépendance où elle est vis-à-vis de moi... qu'elle appelle son maître.... (Les traits de Bernez se contractent.) Et ceci surtout que j'ai payé l'hospitalité par la plus lâche des trahisons.

(Un silence douloureux.... Bernez a eu un sursaut de colère; ses mains se crispent sur ses genoux. Peu à peu la détente se fait.... Il se cache le visage dans ses mains.... Quand ses mains s'abaissent, on voit qu'il a pleuré.)

BERNEZ, avec angoisse. — C'est tout?

LE COMTE. — C'est tout!

BERNEZ. — Achevez le *Confiteor*.... Vous avez dit vos fautes, mais, avant que je vous absolve, je dois vous demander si vous en avez un sincère repentir.

LE COMTE. — Je les regrette sincèrement devant Dieu.

BERNEZ. — Et, dans la mesure du possible, si vous êtes prêt à la réparation.

LE COMTE. — N'ai-je pas dit que ma faute la plus grave est justement la plus irréparable.... Que me demandez-vous?

BERNEZ. — Moi, je ne vous demande rien.... C'est Dieu!... Dieu exige impérieusement que toute faute soit réparée en ce monde.... Celui qui a volé, celui qui a séduit, celui qui a scandalisé... doit réparer la faute commise.... A ce prix Dieu la pardonne, mais seulement à ce prix. Toute absolution serait vaine sans la contrition de ses fautes et la volonté formelle de réparer le mal qu'on a fait.... Méditons bien ces paroles. (Sa voix devient calme.) Vous et moi, mon fils, nos fautes sont grandes, mais la miséricorde de Dieu est plus grande encore!... Je vais vous donner l'absolution....

Le Comte récite mentalement l'acte de contrition : Bernez prononce les paroles sacramentelles et fait le geste de l'absolution. puis il ajoute :

Et maintenant, allez en paix.

LE COMTE, qui s'est levé. — Ah! cela fait du bien pour mourir de se sentir l'âme délivrée.

On entend loqueter à la porte du fond. Bernez sursaute.... On frappe.... Il se lève....

LE COMTE. — Ouvrez, je suis prêt! (Bernez va au fond... Le Comte ouvre la porte de la chambre de Jeffik et appelle :) Jeffik! (Jeffik paraît.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEFFIK, CHAPIN.

BERNEZ, à la porte du fond. — Qui est là?

CHAPIN, en dehors. — Eh bien! Et le ci-devant?

BERNEZ, voix à éteinte. — Silence!... Il ne peut tarder.... Mais tu as un homme dans le jardin sous la fenêtre de la chambre. C'est par là que le ci-devant doit venir.... S'il aperçoit cet homme, cela peut tout compromettre....

CHAPIN. — Tu as raison. Je vais le rappeler....

BERNEZ. — Rassemble tous tes hommes dans la cour, afin que les abords du jardin soient libres.... Quand il sera venu, j'ouvrirai....

CHAPIN. — Compris!... (Un silence.)

LE COMTE, allant vers Bernez, qui redescend. — J'ai dit que je regrettais ma faute et que j'étais prêt à la réparer avant de mourir.

BERNEZ. — Je ne sais rien de vos fautes, mais j'ai les miennes à confesser.... J'ai eu des paroles de haine et de menace : je vous en demande pardon. J'ai voulu vous livrer : il faut que je vous sauve.

JEFFIK. — Ah! monsieur Bernez, que le bon Dieu vous bénisse!

BERNEZ. — Qu'il me pardonne!... Jeffik, je vous confie le sort de M. de Kervern. Conduisez-le à votre père. Vous allez passer par le jardin : la route est libre.... Monsieur le Comte, je vous confie le sort de Jeffik et du grand-père. Ici, vous les laisseriez exposés à des vengeances. Emmenez-les avec vous.... Et que Dieu vous inspire votre devoir!

LE COMTE. — Mais vous?

BERNEZ. — Mon devoir est ici. Je dois protéger votre fuite.... Après, Dieu fera de moi ce qu'il voudra. Ce n'est pas en vain que sa parole a passé par ma bouche.... En accomplissant le ministère du prêtre, mon âme a été touchée par la grâce.... Le sacrement a sauvé Judas! Partez!... L'homme rachète sa faute en vous sauvant; le moine doit expier la sienne. Où j'ai commis le scandale, Dieu m'oblige à le réparer.... Je ne puis pas partir.... Adieu!

LE COMTE. — Au revoir! Dites-nous que c'est au revoir?

BERNEZ. — Si Dieu le veut! (Il leur ouvre la porte et leur fait signe de s'éloigner.) Partez! dans un instant, il serait trop tard peut-être. (Le Comte et Jeffik disparaissent dans la chambre.... Bernez les suit un moment des yeux, puis il ferme la porte et remonte ouvrir celle du fond. Chapin entre. La porte reste ouverte.)

SCÈNE XII

BERNEZ, CHAPIN, LES SOLDATS.

BERNEZ, à Chapin. — Viens!... appelle tes hommes!

CHAPIN, écoutant. — Il me semble que j'entends des pas dans le jardin? (Il fait un mouvement vers la chambre de Jeffik.)

BERNEZ, l'arrêtant. — C'est lui!... Laisse-le venir. (Il monte le perron.)

CHAPIN. — Et toi, tu fuis devant la justice de la Nation?

BERNEZ, se retournant. — J'ai toujours cherché la Justice!

CHAPIN. — La nôtre t'effraye!... Tu t'y habitueras.... Va! mais sois prêt à partir avec nous!

BERNEZ. — Je serai prêt! (Il entre dans sa chambre. Chapin va écouter à la porte de la chambre de Jeffik, puis il s'approche de la table et éteint la lampe : alors il remonte au fond et du geste appelle les soldats, qui entrent. La chambre n'est plus éclairée que par la résine du foyer.)

CHAPIN, aux soldats. — Rangez-vous là! (Les soldats se placent à droite.) Et attention au commandement! (Il fait quelques pas, écoute encore.) Il y met du temps, le gentilhomme!... Quelqu'un l'aurait-il averti de notre présence? (Un silence.) Jeffik peut-être?... Où est cette fille? (On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre. Bernez paraît sur le seuil de sa chambre, vêtu de son costume de moine.) Toi! Que signifie cette mascarade? Où est l'homme que tu devais me livrer?...

BERNEZ. — J'ai repris le vêtement du moine parce que Dieu m'en a rendu l'âme.... (Il descend quelques marches.)

CHAPIN. — Que dis-tu?

BERNEZ. — Cet homme m'a sauvé de moi-même et je l'ai sauvé de toi!

CHAPIN. — Misérable, tu vas payer pour lui!... En joue!

BERNEZ, ouvrant les bras. — Je demande pardon à Dieu!

CHAPIN. — Feu! (Les soldats ont tiré. Bernez tombe au pied de l'escalier.)

58717. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, Paris.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

UN DES PLUS GRANDS SUCCÈS DE LA LIBRAIRIE MODERNE

Plus de cinq millions de volumes répandus sur tout le globe depuis l'apparition de cette Bibliothèque économique.

AUTEURS CÉLÈBRES

à 60 centimes le volume.

En jolie reliure spéciale à la collection 1 fr. le volume.

Le but de la Collection des **AUTEURS CÉLÈBRES** est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains, pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

242. NOIROT (E.). *A Travers le Fouta-Djallon et le Bambouc.*
263. PAZ (MAXIME) . . . . . *Trahie.*
347. PEARL (CORA). . . . *Memoires.*
95. PELLICO (SILVIO) . . *Mes Prisons.*
277. PERRET (P.) . . . . . . *La Fin d'un Viveur.*
226. PEYREBRUNE (G. DE). *Jean Bernard.*
127. PIGAULT-LEBRUN. . . *Monsieur Botte.*
73. POË (EDGAR). . . . . *Contes extraordinaires.*
193. PONT-JEST (R. DE) . . *Divorcée.*
160. POUTCHKINE . . . . . *Doubrovsky.*
188. POTHEY (A.) . . . . . . *La Fève de Saint-Ignace.*
274. PRADELS (OCTAVE) . . *Les Amours de Bidoche.*
6. PRÉVOST (L'ABBÉ). . *Manon Lescaut.*
319. RAIMES (GASTON DE) *L'Epave.*
316. RATTAZZI (Mme). . . . *La Grand'Mère.*
236. REIBRACH (JEAN) . . *La Femme à Pouillot.*
258. RENARD (JULES) . . . *Le Coureur de Filles.*
35. RÉVILLON (TONY) . . *Le Faubourg Saint-Antoine.*
78. — *Noëmi.* La Bataille de la Bourse
136. — *L'Exilé.*
300. — *Les Dames de Neufve-Église.*
18. — *Aventures de guerre.*
356. RICHE (D.). . . . . . *Amours de Mâle.*
346. RICHEPIN (JEAN). . . *Quatre petits Romans.*
77. — *Les Morts bizarres.*
330. RICHEBOURG (ÉM.). . *Le Portrait de Berthe.*
353. — *Sourcils noirs.*
292. ROCHEFORT (HENRI) . *L'Aurore boréale.*
354. ROGER-MILÈS . . . . *Pures et Impures.*
214. ROUSSEIL (Mlle) . . . *La Fille d'un Proscrit.*
96. RUDE (MAXIME) . . . *Une Victime de Couvent.*
126. — *Le Roman d'une Dame d'honneur.*
260. — *Les Princes tragiques.*
15. SANDEAU (JULES). . . *Madeleine.*
10. SAINT-PIERRE. (B. DE) *Paul et Virginie.*
80. SARCEY (FRANCISQUE) *Le Siège de Paris.*
138. SAUNIÈRE (PAUL) . . *Vif-Argent.*
150. SCHOLL (AURÉLIEN) . *Peines de cœur.*
336. — *L'Amour d'une Morte.*
175. SÉVIGNÉ (Mme DE) . . *Lettres choisies.*
98. SIEBECKER (É.). . . . *Le Baiser d'Odile.*
335. — *Récits héroïques.*
47. SILVESTRE (ARMAND). *Histoires Joyeuses.*
116. — *Histoires folâtres.*
165. — *Maïma.*
180. — *Rose de Mai.*
283. — *Histoires gaies.*
293. — *Les Cas difficiles.*
306. SILVESTRE (ARMAND). *Les Veillées galantes.*
206. SIRVEN (ALFRED) . . *La Linda.*
213. — *Etiennette.*
107. SOUDAN (JEHAN). . . *Histoires américaines* (illust).
71. SOULIÉ (FRÉDÉRIC) . *Le Lion Amoureux.*
246. SPOLL (E. A.). . . . . *Le Secret des Villiers.*
20. STAPLEAUX (L.) . . . *Le Château de la Rage.*
84. STERNE. . . . . . . *Voyage Sentimental.*
39. SWIFT. . . . . *Voyages de Gulliver.*
22. TALMEYR (MAURICE). *Le Grisou.*
5. HEURIET (ANDRÉ) . *Le Mariage de Gérard.*
92. — *Lucile Désenclos.* — Une Ondine.
281. — *Contes tendres.*
79. TOLSTOÏ. . . . . . . *Le Roman du Mariage*
174. — *La Sonate à Kreutzer.*
299. — *Premiers Souvenirs.*
359. — *A la Hussarde!*
326. TOPFFER (R) . . . *La Bibliothèque de mon Oncle.*
327. — *Nouvelles genevoises.*
83. TOUDOUZE (G.). . . . *Les Cauchemars.*
212. TOURGUENEFF (I.). . *Devant la Guillotine.*
55. — *Récits d'un Chasseur.*
109. — *Premier Amour.*
302. UZANNE (OCTAVE) . . *La Bohême du Cœur.*
99. VALLERY-RADOT. *Journ.* d'un Volont. d'un an (cour.).
25. VAST-RICOUARD . . . *La Sirène.*
166. — *Madame Lavernon.*
257. — *Le Chef de Gare.*
341. VAUCAIRE (M.). . . . *Le Danger d'être aimé.*
269. VAUTIER (CL.) . . . . *Femme et Prêtre.*
280. VEBER (PIERRE) . . . *L'Innocente du logis.*
113. VIALON (P.). . . . *L'Homme au Chien muet.*
356. VEBER (P.) & WILLY (H.). *Une Passade.*
88. VIGNON (CLAUDE) . . *Vertige.*
49. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. *Le Secret de l'Échafaud.*
100. VOLTAIRE. *Zadig.* — Candide. — Micromégas.
350. — *L'Ingénu.*
273. XANROF. . . . . *Juju.*
275. YVELING RAMBAUD . . *Sur le tard.*
183. ZACCONE (PIERRE). . *Seuls!*
3. ZOLA (ÉMILE) . . . *Thérèse Raquin.*
45. — *Jacques Damour.*
103. — *Nantas.*
122. — *La Fête à Coqueville.*
181. — *Madeleine Férat.*
255. — *Jean Gourdon.*
263. — *Sidoine et Médéric.*

(Extrait du Catalogue)

39043. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris

